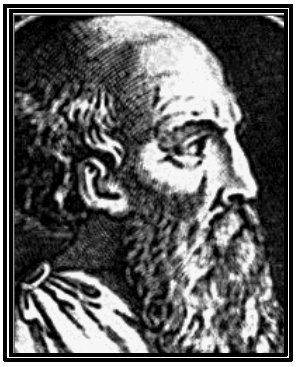
Guillaume du Vair

Traduction

MANUEL D'ÉPICTÈTE

traduit par Guillaume du Vair
(1591)


Épictète

Guillaume du Vair

AU LECTEUR.

J'AI vu un petit livre des saines affections, qui m'a bien plu, pour être plein de belles & graves sentences, propres pour affermir nos esprits en un tel temps que cestui-ci. Il m'a fait venir envie de repasser sur les livres des Stoïques, & y chercher quelque consolation. Le premier qui s'est trouvé sous ma main a été le Manuel d'Épictète, *qui est comme un plan raccourci de toute la Philosophie de sa secte. Je l'ai plus goûté que je n'avais jamais fait, aussi est-il en sa vraie saison, & m'a pris volonté de le faire Français. Comme j'y commençais, je trouvai qu'un autre l'avait ci-devant fait : toutefois l'ayant vu, je me suis résolu de lui donner la louange d'y avoir le premier travaillé, & à vous le choix de mon labeur & du sien. Bien que la simple et fidèle version de ce livret, composé de belles pièces mal cousues, & en termes nouveaux à notre langue, & outre parti-*

culiers à cette secte, dût sembler un peu rude, je n'y ai rien voulu changer, ayant seulement entrepris de le faire Français, & non pas éloquent. La vieillesse n'a point de plus beau fard que ses rides, ni les anciennes statues de plus précieuse couleur que le vernis de la terre d'où l'on les tire. Aussi que cette sorte de Philosophie-ci, qui est mâle & généreuse, cherche toute sa beauté en la force de ses nerfs & vigueur de ses muscles, et non en la délicatesse & clarté de son teint.

MANUEL D'ÉPICTÈTE.

§ 1

Il y a des choses qui sont en notre puissance, les autres n'y sont pas. Approuver, entreprendre, désirer & fuir &, pour dire en un mot, ce qui ne dépend que de nous seuls, est en notre puissance. Avoir des biens, de la réputation & des charges &, pour abréger, ce qui ne dépend point de notre fait, n'est point en notre puissance. Ce qui est en notre puissance est naturellement libre & ne se peut défendre ni empêcher. Ce qui n'y est pas est infirme, serf, aisé à empêcher, & dépend d'autrui. Souvenez-vous donc que si vous estimez libre ce qui est naturellement serf, & vôtre ce qui dépend d'autrui, vous aurez des empêchements & des fâcheries, vous serez troublé, vous accuserez les hommes

et les Dieux. Que si vous n'estimez vôtre que ce qui l'est, & d'autrui ce qui en dépend, personne ne vous pourra forcer, personne ne vous pourra empêcher, vous ne blâmerez ni n'accuserez personne, vous ne ferez rien malgré vous, personne ne vous nuira. Vous n'aurez point d'ennemi, car vous vous persuaderez que rien ne vous saurait endommager. Or de tant que vous désirez cela, devez-vous prendre garde de ne vous passionner pour si peu que ce soit des choses qui se présentent, laissant les unes du tout, surséant les autres pour le présent, et ayant principalement soin de vous-même. Que si outre cela vous vous délibérez d'avoir des dignités & des richesses, peut-être ne les pourrez-vous pas obtenir, & ainsi, pour vouloir ceci, vous perdrez cela où consistait votre bonheur & votre liberté. Incontinent donques qu'il vous viendra quelque chose de fâcheux en fantaisie, ayez soin de

discourir en vous-même que ce n'est qu'une imagination, & que ce n'est pas ce qu'il semble : & puis l'examinez par les règles que vous avez, & principalement par celle-là : si c'est des choses qui sont en notre puissance ou non. Si elle n'y est point, ayez incontinent ce mot à la bouche : cela ne me touche point.

2.

Le désir se promet d'acquérir ce qu'il recherche, la fuite se promet d'éviter ce qu'elle fuit. Celui qui n'obtient pas ce qu'il désire est infortuné, & celui qui tombe en ce qu'il fuit malheureux. Donques, si vous ne fuyez que ce qui est naturellement contraire à ce qui est en notre puissance, vous ne tomberez jamais en ce que vous fuyez. Que si vous fuyez la maladie, la mort, la pauvreté, vous serez malheureux. Ne fuyez donc point les choses qui ne sont point en

notre puissance, mais seulement ce qui est naturellement contraire à ce qui est en nous. Et quant au désir, ôtez-le du tout pour le présent : car de désirer les choses qui ne sont point en notre puissance, il serait forcé que vous en fussiez frustré : de désirer ce qui est en notre puissance, bien qu'il soit honnête, toutefois pour le commencement vous ne le sauriez pas bien faire, ne sachant pas encore bien borner votre désir. Mais recherchez & rejetez les choses doucement & paisiblement & avec discrétion.

3.

En chaque chose qui vous plaît, qui profite, ou que vous aimez, considérez quelle elle est, commençant des plus petites jusques aux plus grandes. Si vous aimez un pot de terre, faites état que c'est un pot de terre : car quand il sera cassé vous

ne vous en passionnerez point. Si vous aimez votre enfant ou votre femme, pensez que vous aimez un homme, & s'ils viennent à mourir vous n'en serez point troublé.

4.

Quand vous voudrez vous mettre à quelque besogne, ramentevez-vous quelle elle est. Si vous allez au bain, représentez-vous ce qui s'y fait, les uns qui se jettent de l'eau, les autres qui s'entrepoussent, les autres qui frappent, les autres qui dérobent, & ainsi vous trouverez-vous bien plus assuré, quand vous viendrez à faire ce que vous avez entrepris ; comme si vous disiez : je m'en vais aux étuves, mais je suis résolu de ne faire que ce que la nature de la chose désire. Et ainsi en toutes autres. Car de cette façon, s'il vous survient quelque empêchement en vous baignant, vous direz aussitôt : je

n'entendais pas seulement faire cela, mais garder ma résolution qui est de me comporter selon la nature de la chose, or ne m'y comporterais-je pas ainsi, si je me fâchais de ce qui s'y fait.

5.

Ce ne sont pas les choses qui troublent les hommes, mais l'opinion qu'ils en prennent : comme la mort, elle n'a rien de fâcheux, autrement Socrate l'eût trouvé telle; mais c'est l'opinion que l'on en a qui en est fâcheuse. Donques quand nous serons empêchés & troublés, n'accusons personne que nous-mêmes, c'est à dire notre opinion.

6.

C'est le fait d'un ignorant d'accuser un autre de sa faute : c'est le

fait d'un qui commence à apprendre de s'accuser soi-même : c'est le fait de celui qui est déjà bien instruit de n'accuser ni soi ni autrui.

7.

Ne vous glorifiez point pour ce qui est d'excellent en autre chose qu'en vous. Si un cheval se bravait, disant : je suis beau, il serait supportable. Mais quand vous vous glorifiez, disant : j'ai un beau cheval, vous devez savoir que c'est à cause de la bonté de votre cheval que vous êtes ainsi glorieux. Qu'y a-t-il donc que vous puissiez dire vôtre ? l'usage des imaginations, c'est à dire juger sainement de ce qui se présente. Donques quand vous saurez juger des choses selon leur nature, alors glorifiez-vous en, car vous vous vanterez lors d'un bien qui est vraiment vôtre.

8.

Comme si vous étiez dans un navire qui eût pris terre & que vous fussiez descendu pour prendre de l'eau, vous pourriez en y allant ramasser des coquilles & des squilles sur la grève : mais si faudrait-il avoir toujours l'œil au navire, & se retourner de moment en moment vers le patron, pour voir s'il ne vous rappelle point, & aussitôt quitter tout cela, de peur qu'il ne vous fit traîner comme une bête, pieds & poings liés dans le navire. Ainsi en cette vie, si au lieu de coquilles & de squilles, vous venez à avoir une femme & des enfants, rien n'empêche que vous n'en jouissiez, mais si le Gouverneur vous rappelle, il faut courir au vaisseau, & abandonner tout cela sans regarder derrière vous. Que si vous êtes déjà vieil, il ne vous faut pas éloigner du vaisseau, de peur qu'après vous avoir appelé on ne vous laisse sur la grève.

9.

Ne désirez pas que les choses vous arrivent selon que vous voudriez bien, mais trouvez-les bonnes ainsi qu'elles adviennent, & vous serez heureux. La maladie est un empêchement à votre corps, mais non pas à votre résolution, sinon que vous le permettiez. Si vous êtes boiteux votre jambe en est incommodée, mais non pas la résolution de votre esprit. Dites-en autant de tout ce qui vous arrive, & vous trouverez que ce n'est point vous qui en est incommodé, mais quelque autre chose que vous.

10.

En tout ce qui vous survient retournez-vous vers vous-mêmes, pour chercher quel moyen vous avez de vous en servir. Si vous voyez une

belle personne, ayez recours à la continence; s'il s'offre du travail & de la peine, vous trouverez à votre aide la patience; si l'on vous fait une injure, vous vous servirez de la clémence : vous étant accoutumé à cela, vous n'aurez point l'esprit déchiré de fâcheuses imaginations.

11.

Ne dites jamais de quelque chose que ce soit : j'ai perdu cela, mais bien : je l'ai rendu ; mon enfant est mort, je l'ai rendu ; on m'a ôté ma terre, est-ce pas que je l'aie rendue ! oui, mais c'est un méchant homme qui me l'a ravie : de quoi vous souciez-vous, par qui celui qui vous l'avait prêtée, vous la redemande ? Toutefois jusques à ce que l'on vous la redemande ayez-en soin, comme de la chose d'autrui. Et comme les passants ont de leur hôtellerie.

12.

Si vous voulez profiter en la Philosophie, laissez-moi tous ces discours-là : si je n'ai soin de mes affaires, je n'aurai pas de quoi me nourrir : si je ne châtie cet enfant-là, il deviendra vicieux : car il vaut mieux mourir de faim sans crainte & sans fâcherie, que de vivre avec abondance de biens en tourment d'esprit. Et vaut mieux que cet enfant soit vicieux, que vous misérable.

13.

Commencez donques par les plus petites choses. Voilà un peu d'huile répandu, un peu de vin dérobé, pensez que cette perte-là est le prix de la tranquillité de votre esprit. On n'a rien pour rien. Si vous appelez votre

garçon en colère, pensez que peut-être il ne vous a pas ouï, ou que vous ayant ouï il n'a pas pu faire ce que vous lui commandiez. Mais pour cela faut-il qu'il soit en sa puissance de vous troubler l'esprit.

14.

Si vous voulez bien profiter, ne vous fâchez point que l'on vous estime niais, & mal entendu és choses qui ne sont point en vous. Ne désirez point de sembler savant en quelque chose que ce soit ; que si quelqu'un fait cas de vous, défiez vous de vous-même. Car il vous faut savoir qu'il n'est pas aisé de pouvoir garder la résolution que vous avez prise de vous gouverner selon la nature des choses, en vous amusant à ce qui est hors de vous ; il est de nécessité que celui qui veut avoir soin de l'un méprise l'autre.

15.

Si vous désirez que vos enfants et votre femme vivent toujours, vous êtes bien simple : car vous voulez que ce qui n'est point en votre puissance y soit, & que ce qui est à autrui devienne vôtre : de même, si vous voulez que votre garçon ne fasse point de fautes, vous n'êtes pas sage, car vous voulez que le vice ne soit pas vice, mais quelque autre chose. Mais bien si vous voulez n'être point frustré de vos désirs, cela vous le pouvez. Exercez-vous donc en ce que vous pouvez faire.

16.

Celui-là est maître d'autrui qui lui peut donner ou ôter ce qu'il désire & ce qu'il ne désire pas. Il faut donques que celui qui veut être

libre, ne recherche ni ne fuie rien de ce qui dépend d'autrui, sinon il faut qu'il fasse état d'être serf.

17.

SOUVENEZ-VOUS qu'il vous faut converser au monde comme en un festin ; si l'on sert quelque chose devant vous, vous y pouvez mettre la main, en prendre honnêtement. Il passe outre, ne l'arrêtez point ; il n'est pas encore venu jusques à vous, n'allez point au devant, mais ayez patience qu'on vous le présente. Faites-en autant de vos enfants, de votre femme & de vos dignités, & vous vous rendrez digne de la table des Dieux. Que si vous vous abstenez même de ce qui vous est servi, vous ne mangerez pas seulement avec les Dieux, mais vous commanderez avec eux. Car, par ce moyen, Diogène

& Héraclite ont été à bon droit tenus & réputés personnes divines.

18.

SI vous voyez quelqu'un en deuil, qui pleure, ou pource que son fils s'en est allé voyager, ou bien est mort, ou peut-être a dissipé tout son bien, gardez-vous qu'il ne vous prenne quelque appréhension que celui-là a du mal, à cause de ce qui lui est ainsi arrivé de dehors, mais discourez incontinent en votre esprit, & ayez ce mot en main : ce n'est pas cet accident-là qui l'afflige, mais l'opinion qu'il en a, car en voilà un autre à qui le même est advenu qui ne s'en afflige pas. Ne différez point d'en conférer avec lui, ni même de vous en condouloir s'il vient à propos : toutefois prenez garde que cette doléance ne pénètre pas jusques au-dedans de vous.